

## Dernières nouvelles



Bernard Chevalier

15, rue du château d'eau 75010 Paris

[bernardchevalier1@gmail.com](mailto:bernardchevalier1@gmail.com)

Tél. 06 60 43 02 45



### **SANCTUAIRE D'AMOUR**

Son entreprise de pompes funèbres ne lui survivrait pas. Frappé depuis l'enfance par l'impermanence de toutes choses, et des tombes en particulier, Maurice pensait sans regret à la fin du commerce mortuaire qui se transmettait dans la famille depuis quatre générations.

Fils unique et célibataire, il avait succédé à son père en 1891, à l'âge de trente ans. Mais la concurrence s'était aggravée et l'enseigne, située dans une rue commerçante du centre de Saint-Brieuc, n'était plus aussi florissante. Il avait dû réduire le personnel à deux employés de cérémonie et à la secrétaire-comptable, une femme sèche mais dynamique qui recevait les familles éplorées en s'efforçant de leur vendre les formules les plus coûteuses. Lui se contentait de superviser les devis et de négocier avec les marbriers, les fleuristes, les imprimeurs et les fabricants de médaillons.

A vingt ans, il avait connu un amour malheureux avec Jeanine. Pendant des années, il avait cherché à oublier l'infidèle en multipliant liaisons et aventures d'un soir puis, passée la trentaine, celles-ci s'étaient espacées et il s'en était tenu à la fréquentation régulière d'un bordel plutôt chic. Il y retrouvait certains fils de famille qui aimaient s'attarder comme lui en buvant du champagne avec la patronne. Il les faisait rire quand il finissait par prendre une fille

par la taille en lançant la phrase que tout le monde attendait : « Messieurs, le croque-mort s'en va croquer. Il vous salue bien.»

Sa seule passion était la photographie. Depuis que son père lui avait offert son premier appareil pour ses quinze ans, il en faisait collection. Durant des années, il consacra ses loisirs à photographier la campagne et les bords de mer et à développer ses images dans une pièce de la maison transformée en laboratoire. Mais les résultats étaient toujours en-deçà de ses attentes. Dépité, il finit par se dire qu'il aurait aussi bien fait d'acheter des cartes postales. Renonçant au paysage, il s'essaya au nu. L'expérience ne fut pas plus concluante. Les modèles qui acceptaient de poser chez lui, des prostituées occasionnelles le plus souvent, ne le prenaient pas au sérieux. Ses photographies étaient aussi vulgaires que leurs poses pitoyables: il n'en conserva aucune. Son désir artiste l'abandonnant peu à peu, il finit par ranger ses appareils dans un placard. Le seul lien qu'il garda avec la photographie fut le conseil aux familles pour le choix des portraits funéraires.

Un jour de mai 1901, il reçut un veuf d'une quarantaine d'années qui lui apporta plusieurs photographies de sa jeune femme. Des portraits réalisés en studio, mais aussi des images moins conventionnelles qui la représentaient allongée sur un canapé, poussant un enfant sur la balançoire, penchée sur le pont d'un bateau... La beauté de la défunte, une grande brune pulpeuse, souriante, au regard vif et profond, lui rappela Jeanine. Il eut le coup de foudre quand il la vit en robe du soir décolletée, les épaules nues : elle se tenait aux côtés d'un piano, la main sur le cœur, les lèvres entrouvertes. Elle le regardait et chantait pour lui comme aucune femme ne l'avait jamais fait. Une émotion délicieuse le submergea. Il voulut la posséder.

Il convainquit sans peine le mari qu'une fois recadré le portrait serait parfait pour le médaillon. Il emporta chez lui la photographie comme un butin et s'enferma toute la nuit dans son laboratoire pour en détailler le potentiel érotique. Le lendemain, il fixait l'image agrandie des yeux de la chanteuse au-dessus de la cheminée de sa chambre et l'entoura de celles de la naissance des seins, d'un avant-bras ganté de noir, de la bouche dont un grain de beauté à la commissure des lèvres accentuait la sensualité. Le soir, il s'endormit en s'excitant aux folies que sa belle morte lui inspirait.

Après quelques semaines de bonheur, le pouvoir érotique de ces images s'affaiblit et il dut il en chercher d'autres. Ce fut le début d'une nouvelle vie qui réconcilia son activité professionnelle et sa passion pour la photographie, d'une vie enfin heureuse, remplie de

rencontres et d'intenses plaisirs. Il recevait désormais lui-même les familles et les incitait à ne pas laisser leurs morts sans image, surtout s'il s'agissait de jeunes disparues. Fort d'un pouvoir de conviction qu'il ne se soupçonnait pas, il développa considérablement l'activité lucrative des plaques et médaillons funéraires. Lorsqu'il ne trouvait pas son compte dans les photographies proposées par les familles, il en exigeait d'autres. Comme un chasseur à l'affût, il traquait les portraits des disparues à la recherche d'un regard insolent, d'un sourire ambigu, d'une épaule, d'un bras dénudé, d'un désordre dans la coiffure, d'un je-ne-sais-quoi dans l'expression qui pût le retenir, l'émouvoir, le troubler comme l'avait fait son premier amour qu'il avait surnommé *la chanteuse aux gants noirs*.

En quarante ans d'activité, il connut toutes sortes d'amours mortes. Il les collectionnait. Il passait ses nuits avec elles dans sa chambre noire, cherchant à en saisir le mystère, recadrant sans fin les visages, agrandissant tel ou tel détail troublant.

Rien ne le mettait plus en joie que de retrouver, au hasard d'un enterrement, le médaillon d'une de ses belles sur sa tombe : il la contemplait rêveusement, réjoui à l'idée qu'il la possédait dans sa collection privée. Quand il rentrait chez lui le soir, ses mortes si désirables l'accueillaient. Il n'était plus seul.

Il mourut à l'hôpital le 23 août 1935. Son notaire fit ouvrir son pavillon et découvrit avec effarement le sanctuaire qu'il était devenu : chaque pièce était tapissée de haut en bas de photographies impeccablement tirées et encadrées, disposées bord à bord comme les cases d'un columbarium. Des centaines de regards de femmes le contemplaient dans un silence de mort.

Impressionné, il fit estimer la collection mais les experts lui dirent qu'elle ne valait rien car les images n'étaient que des reproductions de photographies. L'œuvre d'une vie finit à la décharge publique à deux pas du cimetière Saint-Michel où gît désormais Maurice au milieu de ses belles disparues.